

## L'EXPEDITION D'EGYPTE DE NAPOLEON BONAPARTE LA RENCONTRE DE DEUX CIVILISATIONS

Eric ANCEAU\*

**Résumé.** S'il est donc impossible de nier l'importance de l'occupation française en Égypte, les interprétations divergent. Il importe de faire la part des choses pour en dégager les tenants et les aboutissants. Pour essayer d'y parvenir, nous présenterons les faits en cinq temps : les origines de l'expédition, l'expédition elle-même et la conquête, l'installation de l'administration française, les rêves et les désillusions des Français et, pour terminer, la fin de l'occupation et sa postérité.

**Mots-clés:** Napoleon Bonaparte, l'expédition d'Égypte, l'occupation française.

Les Français ont occupé l'Égypte pendant trois ans, de l'été 1798 à l'été 1801, et ce moment d'histoire les fascine. Ils lui ont consacré une très abondante bibliographie, aussi bien savante que destinée à un large public<sup>1</sup>, avec des monographies, des actes de colloques et des éditions de souvenirs des participants à l'expédition<sup>2</sup>. Une étape importante en a été la publication, entre 1899 et 1905, des cinq volumes de l'histoire de Charles de la Jonquière, dans une optique presque exclusivement militaire. À la suite, une série de « Bonaparte en Égypte » ont mis l'accent sur les exploits français. D'une certaine façon, Jacques Benoist-Méchin, a achevé ce cycle, en 1978, en reprenant et en magnifiant le rêve oriental d'un général qui aurait marché dans les pas d'Alexandre le Grand, voulu unir l'Occident et l'Orient et fonder un Empire pan-musulman allant du Nil à l'Indus<sup>3</sup>. Les travaux d'Henry Laurens sur les origines intellectuelles et les significations de l'expédition<sup>4</sup>, ceux de Jean-Joël Brégeon<sup>5</sup> et de Patrice Bret<sup>6</sup> sur la vie quotidienne

---

\* Professeur à l'Université Paris IV, Sorbonne, Honorary Member of the Academy of Romanian Scientists.

<sup>1</sup> Parmi les meilleurs travaux de vulgarisation, signalons *Les Savants de Bonaparte* (Le Seuil, 1998) de Robert Solé, journaliste du *Monde* d'origine égyptienne qui reprenait là un feuilleton qu'il avait publié dans le journal au cours de l'été précédent.

<sup>2</sup> Et il reste de nombreux témoignages inédits dans les Mémoires et reconnaissances du Service historique de l'armée de terre que nous indiquerons désormais MR.

<sup>3</sup> *Bonaparte en Égypte ou le rêve inassouvi*, Perrin, 1978.

<sup>4</sup> Avec sa thèse de doctorat consacrée à *La Révolution française et l'Islam. Histoire et significations de l'expédition d'Égypte (1798-1801)* et les deux ouvrages qui l'ont suivie *Les Origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte* (Isis, 1987) et *L'Expédition d'Égypte (1798-1801)* (A. Colin, 1989).

<sup>5</sup> *L'Égypte de Napoléon*, Perrin, 1991.

pendant l'occupation française ainsi que les deux grands colloques organisés en 1998<sup>7</sup>, année du bicentenaire, sont des jalons importants d'une historiographie plus impartiale.

La Turquie aussi est passée par une phase passionnelle. Ainsi, le grand juriste Ahmed Cevdet Paşa (1822-1895), écrivait dans sa chronique *Tarih-i Cevdet*, que les Français avaient trahi une vieille et solide alliance, au nom du mythe de la mission civilisatrice et des Croisades<sup>8</sup>. Les passions se sont aujourd'hui apaisées et cet ouvrage en témoigne.

Quant aux Égyptiens, premiers concernés, ils furent naturellement ceux qui eurent le plus durablement du mal à juger objectivement d'une occupation qui influa tant sur leur destin. Certains y virent l'agression d'infidèles ou de colonisateurs, mais d'autres portèrent un jugement plus nuancé, voire vraiment positif. Témoin des faits dont il se fit ensuite l'historien<sup>9</sup>, Abd al-Rahman al-Djabarti, voyait certes dans l'occupation une calamité, mais aussi un jugement divin destiné à châtier ceux auxquels il attribuait la décadence de son pays, à savoir l'administration ottomane et le milieu des notables et des ulémas d'Al-Azhar dont il provenait. Il citait le *Coran* : « Dieu ne ruine pas injustement les cités dont les habitants sont justes<sup>10</sup> », pensait que le choc pouvait être salutaire et que du mal sortirait un bien. Beaucoup de nationalistes égyptiens firent, par la suite, de l'occupation l'origine de la *nahda*, la renaissance égyptienne. En 1953, Gamal Abdel Nasser écrivit ainsi dans sa *Philosophie de la Révolution* : « Survint l'expédition d'Égypte (...). Des idées nouvelles ont déferlé sur nous. Des horizons jusque-là inconnus ont alors surgi à nos regards... ». En 1962, il tint même à faire une longue et très explicite référence à l'expédition dans la Charte nationale : « Elle vient, apportant avec quelques aspects des sciences modernes que la civilisation européenne avait perfectionnées après les avoir puisées ailleurs et plus particulièrement dans les deux civilisations pharaonique et arabe. Elle a également amené les grands maîtres qui entreprirent l'étude de la situation en Égypte et découvrirent les secrets de son histoire ancienne. Cette provision nouvelle comportait la confiance en soi ainsi que les horizons nouveaux qui s'ouvraient devant les mouvements toujours en éveil du peuple égyptien. » Plus récemment, deux écrivains égyptiens virent un échec dans l'expédition de Bonaparte et l'occupation française, mais parce que l'objectif était, selon eux, encore plus

---

<sup>6</sup> *L'Égypte au temps de l'expédition de Bonaparte (1798-1801)*, Hachette, La vie quotidienne, 1998.

<sup>7</sup> L'un à vocation militaire : Coll., *La Campagne d'Égypte, 1798-1801. Mythes et réalités*, In Forma, 1998, et l'autre, culturelle et scientifique, Patrice Bret (dir.), *L'Expédition, une entreprise des Lumières, 1798-1801*, Académie des Sciences, 1998.

<sup>8</sup> Voir Wajda Sendesni, *Regard de l'historiographie ottomane sur la Révolution française et l'expédition d'Égypte, Tarih-i Cevdet*, Istanbul, Isis, *Cahiers du Bosphore*, XXVII, 2003.

<sup>9</sup> *Journal d'un notable du Caire, traduit et annoté par J. Cuoq*, Albin Michel, 1979.

<sup>10</sup> XI, 119.

grandiose que celui évoqué par Nasser<sup>11</sup>. Amplifiant la thèse de Benoist-Méchin, ils faisaient de l'expédition, « le choc impénétrable, et étrangement fécond, de la dernière née des sociétés humaines avec la plus ancienne d'entre elles ». À les suivre, elle ambitionnait « une conquête du monde qui ne se réduirait pas à son asservissement », mais « une intégration de l'Autre qui serait peut-être un prélude à son émancipation », qui permettrait de jeter la première pierre d'un « Empire mondial des Lumières ».

S'il est donc impossible de nier l'importance de l'occupation française en Égypte, les interprétations divergent. Il importe de faire la part des choses pour en dégager les tenants et les aboutissants. Pour essayer d'y parvenir, nous présenterons les faits en cinq temps : les origines de l'expédition, l'expédition elle-même et la conquête, l'installation de l'administration française, les rêves et les désillusions des Français et, pour terminer, la fin de l'occupation et sa postérité.

### Aux origines de l'expédition

En octobre 1797, la France qui était en guerre contre l'Europe pour avoir renversé son roi et menacé d'étendre sa révolution, était victorieuse sur tous les fronts et n'avait plus comme adversaire que l'Angleterre. Le directoire exécutif qui dirigeait le pays envisageait un débarquement outre Manche. Il chargea le général Bonaparte, brillant vainqueur des Autrichiens en Italie, de le réaliser, mais lorsque celui-ci inspecta les côtes, en février 1798, il se rendit compte que l'opération risquait d'échouer et il craignit d'y perdre sa popularité. Dans le rapport qu'il remit alors au directoire, il conseilla, soit d'attaquer le Hanovre dont la dynastie régnant à Londres était originaire et qu'elle continuait à gouverner, soit de porter la guerre en Égypte, ce qui couperait la route des Indes aux Anglais et constituerait une base idéale pour une future conquête de l'Inde où le sultan de Misore, Tippoo Sahib, était prêt à se soulever. Chez le Corse Bonaparte dont la jeunesse avait été nourrie par la lecture des Vies de Plutarque et par les exploits d'Alexandre le Grand, le rêve méditerranéen et oriental est indéniable et vient de loin. Lors de la campagne d'Italie, il avait déjà fait étudier la possibilité d'une conquête de l'Égypte et déclaré à son confident Bourrienne : « L'Europe est une taupinière. Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient<sup>12</sup> ». Certains historiens ont voulu y voir la clé de l'expédition. C'est faire trop de cas de la volonté d'un homme qui n'était pas encore tout-puissant. En fait, ses vues bénéficièrent d'une conjonction de facteurs favorables.

Pourtant, si la solution du Hanovre paraissait raisonnable, celle de l'Égypte le semblait beaucoup moins. Elle priverait durablement la France d'une armée,

---

<sup>11</sup> Sous le pseudonyme commun de Mahmoud Hussein, *Versant Sud de la liberté. Essai sur l'émergence de l'individu dans le tiers monde*, La Découverte, 1990.

<sup>12</sup> *Mémoires du secrétaire intime du premier consul*, Marchandeau, 2004.

alors que la guerre pouvait reprendre à tout moment sur le continent. Elle mettrait à mal la très ancienne alliance de la France avec l'Empire ottoman qui avait toujours eu de solides avocats et que la Révolution avait maintenue. Elle nécessiterait d'échapper à la flotte anglaise qui contrôlait la Méditerranée pour une conquête incertaine.

Mais, l'Égypte parlait aussi à l'imagination des élites françaises<sup>13</sup>. Les Lumières avaient développé une égyptomanie que deux gros succès de librairie, sortis peu avant la Révolution, avaient encore renforcée, *Les Lettres d'Égypte* de Savary et *Le Voyage en Syrie et en Égypte* de Volney. Depuis trente ans, s'accumulaient dans les ministères des mémoires et des projets de consuls, de négociants, de savants et de voyageurs pour souligner l'immense profit que la France tirerait d'une installation sur place. En juillet 1797, le consul de France au Caire, Magallon, lui-même intéressé par l'affaire et remonté contre le pouvoir local, en tant qu'ancien négociant marseillais ruiné, était venu affirmer à Paris que l'opération serait facile. Des épidémies et des crues trop basses avaient provoqué des famines qui avaient décimé près du tiers de la population et les mamelouks, avec à leur tête une vingtaine de beys qui gouvernaient pour le compte du sultan, déjà très impopulaires parce qu'ils étaient étrangers, qu'ils n'étaient pas, pour la plupart d'entre eux, arabophones, et qu'ils menaient une vie somptueuse, coupée des réalités du pays, étaient accusés d'avoir mal géré la crise. À plusieurs reprises déjà, les ulémas d'Al-Azhar avaient entraîné le peuple dans des manifestations hostiles à caractère proto-nationaliste. De retour d'une mission de deux ans sur le Bosphore, le capitaine du génie Lazowski soutint, de son côté, que la Porte était sur le déclin et n'aurait pas les moyens de s'opposer non plus à une intervention française.

Peut-être soucieux de détourner l'orage de l'Angleterre à laquelle il était lié par de multiples intérêts, Talleyrand, ministre des Relations extérieures du régime, avait rédigé au même moment un Mémoire sur l'Égypte dans lequel il insistait sur la richesse d'une terre qui, selon lui, valait, « à elle seule toutes celles que la France a[vait] perdues » dans les guerres précédentes. Elle produisait à profusion, écrivait-il encore, café, riz, canne à sucre, lin, blé et coton. De concert avec Bonaparte, il défendit l'expédition devant le directoire exécutif à la mi-février 1798. Celui-ci finit peut-être par y voir un moyen d'éloigner un général qui commençait à devenir encombrant et il donna son accord le 5 mars suivant.

### L'expédition et la conquête

Le projet était gigantesque et pourtant tout fut préparé en un mois, ce qui explique bien des lacunes dont on se rendit rapidement compte. La flotte commandée par le vice-amiral Brueys comportait 13 navires de haut bord, 17

---

<sup>13</sup> Nous suivons ici principalement les travaux d'Henry Laurens et en particulier *Les Origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte* (Isis, 1987).

frégates, une cinquantaine de plus petits navires de guerre, 280 transports de troupes, 350 navires de commerce avec à leur bord 13 000 marins, 37 000 soldats, 1 200 chevaux, 170 canons de campagne, sans compter les obusiers. Commandant en chef, Bonaparte avait sous ses ordres certains des meilleurs généraux de l'armée française, ses compagnons de la campagne d'Italie, Berthier comme chef d'état-major, Murat, Lannes, Davout, Marmont, Duroc, Bessières, Belliard, mais aussi deux des chefs les plus populaires de l'armée du Rhin, Desaix et Kléber. Il emmenait aussi avec lui des hommes politiques et des administrateurs pour gérer sa future conquête. Enfin, dans la lignée des grands voyages d'exploration du XVIII<sup>e</sup> s. mais dans des proportions jamais égalées jusque-là, l'expédition revêtait un caractère hautement scientifique de la volonté même de Bonaparte, entré à l'Institut dans la classe des sciences en décembre 1797. Faisaient en effet partie du corps expéditionnaire 167 savants de toutes disciplines dont les mathématiciens Monge et Berthollet, l'archéologue et géographe Jomard, le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, le chimiste Conté, le graveur Vivant-Denon, le géologue Dolomieu. C'était donc toute une partie de l'élite politique, administrative, militaire, intellectuelle de la France qui se transportait sur place. L'expédition scellaient l'alliance du général avec celle-ci et en particulier avec les idéologues, les garants intellectuels de la Révolution. Les bateaux transportaient une bibliothèque importante et deux imprimeries, l'une grecque, l'autre arabe, servies par une équipe de typographes de l'Imprimerie nationale.

Pour éviter d'éveiller l'attention des Britanniques, la flotte se mit en route le 19 mai 1798, en quatre échelons, de Marseille et de Toulon, d'Ajaccio, de Gênes et enfin de Civitavecchia. Malte fut prise le 11 juin, les Français mettant fin, au passage, à la domination sur l'île des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le 1<sup>er</sup> juillet, le corps expéditionnaire débarqua dans le delta du Nil. Bonaparte avait fait préparer une proclamation en arabe dans laquelle il se disait respectueux de l'Islam et de l'autorité de la Porte et affirmait que son seul but était de mettre fin à la tyrannie des Mameluks. Dès le lendemain du débarquement, Alexandrie était prise sans coup férir. Tandis que Kléber s'y maintenait avec 3 000 hommes, le restant de l'armée se dirigeait vers le Caire. Une flottille portant armes et munitions remontait le Nil alors que Bonaparte et ses troupes s'engageaient dans le désert de Damanhour, la route la plus difficile mais aussi la plus courte. Bonaparte ne s'était pas préoccupé de la chaleur accablante, aucun matériel adapté n'avait été emporté et les pertes furent importantes, pendant que les troupes se livraient à de multiples exactions sur les villageois<sup>14</sup>. Néanmoins, Bonaparte mit en déroute la cavalerie mameluke devant les Pyramides de Gizeh, le 21 juillet. Le Caire tomba le lendemain et les Français y firent leur entrée le 24.

---

<sup>14</sup> Comme le rapporta par exemple, le chef de brigade Laugier (MR 529, *Journal de ma campagne dans l'armée dite de la Méditerranée*).

Cependant, le 1<sup>er</sup> août, l'amiral britannique Nelson détruisit la quasi-totalité de la flotte française embossée à Aboukir, combat dans lequel Brueys perdit la vie. Bonaparte était prisonnier de sa conquête qu'il décida de parachever. Tandis qu'il commençait à nettoyer le delta, Desaix remontait le Nil avec 3 000 hommes sur une flottille d'embarcations disparates. De juillet à décembre 1798, la Basse et la Moyenne Égypte furent conquises. Il fallut six mois supplémentaires pour pacifier la Haute Égypte, après plusieurs victoires sur Mourad bey et une politique habile vis-à-vis des populations qui valurent à Desaix le surnom de « sultan juste ». Pendant ce temps, son chef avait organisé l'occupation du Caire et du delta.

### **L'organisation de la conquête**

Au Caire qui comptait entre 260 000 et 300 000 habitants, soit plus du dixième de la population totale, comme dans les villes suivantes, Alexandrie, Rosette, Damiette et Mansoura qui n'atteignaient pas les 60 000 âmes chacune, la société aux hiérarchies complexes était divisée en de multiples corporations, ethnies et religions, puisqu'elle comptait des coptes, des juifs, des Syriens chrétiens, des Grecs, des Arméniens, des Francs autrement dit des Occidentaux, mais surtout une immense majorité d'Arabes musulmans, comme l'étaient aussi les fonctionnaires et militaires turcs qui n'avaient pas fui. Habilement, Bonaparte les ménagea. Il professait ouvertement le plus grand respect pour Mahomet et pour le Coran, se présentait comme « l'homme du destin, le digne enfant du Prophète, le favori d'Allah », se faisait appeler le sultan al-Kabîr, n'hésitait pas à s'habiller à l'orientale et laissait courir le bruit qu'il se convertirait bientôt. Fils des Lumières et déiste, il considérait la religion comme nuisible quand elle primait tout, mais utile quand elle confortait la société et moralisait les masses. Ce qu'il croyait savoir de l'Islam le rendait optimiste. Il admirait Mahomet et voyait dans le Coran un livre de science dont il était capable de réciter de mémoire plusieurs centaines de versets ce qui le servit dans ses controverses avec les docteurs d'Al-Azhar. Dès le 23 août, il assista à la fête du Prophète et participa à la célébration du Ramadan.

Le général était un vrai proconsul qui agissait au nom du Directoire mais qui, en raison de l'éloignement, avait les mains libres, comme les beys avaient pu les avoir face au sultan. Dans son gouvernement civil, il chercha, là aussi, à se ménager les populations. Il organisa l'administration selon des principes européens, mais en prenant soin de s'appuyer sur les élites locales. Dès son arrivée, il confia à un Dîwân de neuf éminents cheikhs la tâche de nommer aux emplois, avec pour seule consigne d'écarter les Mamelouks. Il vit plus grand. En octobre, il organisa un Dîwân général, de 200 membres, cependant bientôt réduit à 60, formé d'ulémas et de notables caiotes mais aussi de cheikhs et de négociants des provinces, destiné à « trancher les affaires du pays » et à coiffer des conseils provinciaux au recrutement plus populaire chargés, quant à eux, de seconder le

général-gouverneur français que Bonaparte avait nommé à la tête de chaque province. Même si ce fut surtout la commission permanente du Dîwân qui se réunit, le travail fut intense et la mesure permit l'apprentissage par les populations des procédures d'assemblée délibérative avec vote à bulletin secret. La justice traditionnelle restait en place avec au sommet un Cadi, choisi parmi les Égyptiens. Pour le reste, ce fut une machine administrative française de type militaire qui fut mise en place avec une Trésorerie générale, une Administration générale des Finances, elle-même rapidement subdivisée en six administrations, une Commission administrative, une police. Cependant, les Français s'appuyèrent sur les anciens fonctionnaires et militaires qui acceptaient de collaborer : juges musulmans, intendants coptes, janissaires turcs... Des tribunaux de commerce où toutes les « nations » étaient représentées furent également créés. Lors de la fête de la République, le 22 septembre 1798, toutes les autorités locales furent conviées. La plupart se rendirent à l'invitation et firent bonne figure<sup>15</sup>.

Le service de santé fut amélioré avec la création d'un bureau central au Caire, mais aussi d'hôpitaux et de lazarets à travers le pays. Des mesures de salubrité furent prises pour enrayer les épidémies, comme le nettoyage régulier des rues, le déblaiement des ordures et l'installation des cimetières hors des villes. Les transports furent améliorés aussi bien sur le Nil que par voie de terre. Bonaparte voulut aussi rouvrir le canal de Suez qui avait été percé par les pharaons, mais abandonné à la fin de l'Antiquité. L'isthme fut nivelé et des travaux lancés sous la direction de l'ingénieur Le Père. L'irrigation fut encouragée. Les « moulins à vents de Bonaparte » et des fours à pain furent construits dans toute l'Égypte. Sur le plan intellectuel, les réalisations furent grandioses. Dès le 22 août 1798, l'Institut d'Égypte ouvrit ses portes. Sur le modèle de l'Institut de France, il devait, sous la présidence de Monge, œuvrer pour « le progrès et la propagation des lumières en Égypte ». Dans ce but, les 38 membres avaient été répartis en quatre sections : mathématiques, physique, économie politique, littérature et arts. Il fournit un travail considérable en liaison avec l'Imprimerie nationale installée non loin. Pendant ce temps, furent entreprises de multiples enquêtes, des expéditions dont l'une en Éthiopie à la recherche des sources du Nil, mais aussi des fouilles archéologiques à Thèbes, Louqsor et Karnak.

### **Les rêves et les désillusions des Français**

Malgré ces belles réussites, la réalité était loin de la vision idyllique présentée par Bourrienne dans ses Mémoires<sup>16</sup>. Beaucoup de Français ne comprenaient ni le pays, ni ses habitants. Entre dix exemples, relevons le témoignage du chef d'escadron Savary qui les décrivait ainsi : « un désert affreux,

---

<sup>15</sup> Voir par exemple le témoignage de Joseph-Marie Moiret, *Mémoires sur l'expédition d'Égypte*, Belfond, 1984, p. 62-67.

<sup>16</sup> Ouv. cité, p. 118.

des habitants aux figures infâmes, de longues robes bleues toutes trouées, une peau olivâtre, une longue barbe<sup>17</sup> ». En dépit des festivités, des dîwâns et de nombreux ralliements dont les plus spectaculaires furent ceux du cheikh al-Bakrî, le recteur d'Al-Azhar, et de l'uléma Hasan al-Attar, tenant d'un Islam des Lumières qui apprit l'arabe aux officiers français, les relations entre les deux sociétés restaient en général superficielles parce qu'inégales. La petite communauté française fonctionnait plutôt en vase clos avec ses manufactures, ses périodiques comme la *Décade égyptienne*, journal savant, et le *Courrier d'Égypte*, destiné à un public plus large, ses cafés ou encore son théâtre. L'occupation et ce qu'elle ambitionnait d'apporter au pays coûtaient cher. Les impôts rentraient mal, le blocus imposé par les Britanniques réduisait le commerce et les finances égyptiennes étaient au plus mal. Les biens des Mameluks furent confisqués comme dix ans plus tôt les biens du Clergé l'avaient été en France. La population ne fut pas émue. En revanche, les réquisitions extraordinaires, la réforme des concessions fiscales (*iltizâm*) et l'annonce de la recension des immeubles en vue de la préparation d'un cadastre déplurent. Des manifestations publiques furent organisées dans lesquelles les femmes, pour la première fois dans l'histoire du pays, occupèrent une grande place. En outre, encouragés par les Anglais et la colère de la rue stambouliote, les Turcs prirent les armes, non sans hésitations car le gouvernement du sultan était divisé. Le 9 septembre, la Porte publia un manifeste dans lequel elle accusait la France d'avoir honteusement trahi son amitié traditionnelle et lançait l'appel au Djihad. Une alliance avec l'Angleterre et la Russie fut bientôt signée.

Le 21 octobre 1798, Le Caire se souleva. À quelques très rares exceptions près, tel al-Djabarti<sup>18</sup>, la répression choqua car elle fut plus brutale que toutes celles des Mameluks. Pour éviter la propagation de la révolte à toute l'Égypte, qui était leur hantise<sup>19</sup>, les Français n'hésitèrent pas à utiliser le canon et les armes à feu ou à entrer à cheval dans l'enceinte d'Al-Azhar. Les meneurs furent exécutés et la révolte qui fit 250 morts du côté français, en provoqua au moins dix fois plus parmi les insurgés. Après avoir ramené le calme, Bonaparte pardonna cependant, en recevant les cheikhs et les imams de la Grande Mosquée. Il devait être tranquille sur ses arrières, car il avait d'autres soucis. Son armée était confrontée aux attaques incessantes de Bédouins insaisissables, mais surtout il lui fallait devancer une attaque des Turcs qui s'apprêtaient à lancer deux armées contre l'Égypte, l'une par la mer grâce à l'aide de la flotte britannique et l'autre par la Syrie.

Le rêve de marcher sur les traces d'Alexandre le Grand reparut alors. En février 1799, Bonaparte, à la tête de 13 000 hommes, lança l'expédition de Syrie.

---

<sup>17</sup> *Journal* (MR 545).

<sup>18</sup> Voir Vivant Denon et Abdel Rahman El-Gabarti, *Sur l'expédition en Égypte, témoignages croisés et commentés par Mahmoud Hussein*, Actes Sud, Babel, 1998.

<sup>19</sup> Voir J.-M. Moiret, ouv. cité, p. 76.



Elle échoua totalement car il perdit une partie de son armée à cause de la peste, ne parvint pas à prendre Saint-Jean d'Acres et dut vite rebrousser chemin. Au retour, il battit néanmoins l'armée turque débarquée par les Britanniques, le 25 juillet 1799, à Aboukir. Après avoir appris que le Directoire connaissait des difficultés, il abandonna son armée et s'embarqua le 23 août, à destination de la France, pour être au rendez-vous de l'histoire.

### **La fin de l'occupation et sa postérité**

Après le départ de Bonaparte, deux conceptions de l'occupation s'affrontèrent. Autour du général Kléber, la plupart des Français avaient le mal du pays et souhaitaient hâter le retour<sup>20</sup>. Seule une poignée d'officiers autour du général Menou croyait à la colonisation du pays, voire en une fusion des deux populations<sup>21</sup>. Or, en partant, Bonaparte avait laissé le commandement à Kléber qu'il jugeait plus ferme. Celui-ci fut rapidement contraint de signer la convention d'évacuation d'El-Arich, le 24 janvier 1800, avec le commodore Sydney Smith, mais le gouvernement de Londres refusa d'appliquer la clause qui permettait aux Français de regagner librement leur pays avec armes et bagages et la convention fut caduque. L'occupation se poursuivit donc. Kléber reprit même les armes et écrasa les Turcs à Héliopolis, le 20 mars, puis mata une nouvelle révolte du Caire le mois suivant. Le 14 juin, un jeune Syrien le poignarda. Menou lui succéda alors. On put croire pendant quelques mois que la colonisation allait triompher.

Menou qui avait épousé une Égyptienne, fille d'un maître de bains de Rosette et qui s'était converti à l'Islam sous le nom d'Abdallah en était un partisan convaincu. Longtemps dénigré par l'historiographie, son rôle est aujourd'hui réévalué. Alors que beaucoup d'officiers lui étaient hostiles et raillaient sa conversion, d'autant plus qu'il pratiquait un islam rigoriste, il réussit à les rallier à sa politique. Dès sa nomination, il fit vérifier les comptes de tous les hauts responsables français sur place car il voulait une administration exemplaire, lança une grande enquête qui aboutit à la rédaction d'un Code de procédure civile et d'instruction criminelle et réforma les services centraux en créant un Conseil privé compétent pour toutes les questions sauf militaires et diplomatiques. Il accentua l'égyptianisation des institutions traditionnelles et confia des pouvoirs accrus aux *dîwâns* provinciaux. Il nomma aussi des contrôleurs des droits de marque, des fonctionnaires sanitaires et une direction des douanes dans chaque arrondissement portuaire. Cependant, les difficultés militaires eurent raison de ces efforts. Deux flottes de secours envoyées par Bonaparte ne purent forcer le blocus,

---

<sup>20</sup> Voir l'édition par Henry Laurens de la correspondance et du carnet de Kléber, *Kléber en Égypte, 1798-1800,...*, Le Caire, I.F.A.O., 1988.

<sup>21</sup> Voir à ce sujet le *Journal du capitaine François dit « le Dromadaire d'Égypte »*, Tallandier, 2003.

alors qu'un puissant contingent britannique débarqua le 1<sup>er</sup> mars 1801. Le Caire capitula le 25 juin et Menou réfugié à Alexandrie finit par accepter une convention d'évacuation le 2 septembre suivant. Les militaires et les savants français ainsi que de nombreux trésors de l'Égypte ancienne gagnèrent la France sur des bateaux britanniques. Les derniers retours s'effectuèrent en 1803. Beaucoup de ceux qui avaient collaboré avec l'occupant cherchèrent à le faire oublier, mais certains, en particulier les femmes qui avaient couché avec les Français, le payèrent de leur vie.

Ces trois ans comptèrent beaucoup du côté français. Les généraux-gouverneurs de province mis en place par Bonaparte annonçaient le corps préfectoral qu'il mit en place dès son accession au poste de premier Consul. Ce n'est sans doute pas un hasard si le général Dugua, ancien gouverneur de Mansoura, devint le premier préfet du Calvados. L'immense *Description de l'Égypte* dont les maîtres d'œuvre furent Monge, Berthollet, Denon, Conté et Jomard<sup>22</sup> qui réalisa la plus grande partie des dessins, cartes et relevés, fut publiée en vingt-trois volumes de 1809 à 1828. La pierre trilingue découverte à Rosette, en juillet 1799 qui fut ramenée en France, permit vingt ans plus tard à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes. Pendant que de multiples livres et souvenirs de ceux que l'on appelait désormais « les Égyptiens », en d'autres termes les vétérans de l'expédition, prolongeaient l'égyptomanie, naissait l'égyptologie. Entretien par Jomard, l'idée du canal de Suez fut relayée par les saint-simoniens et aboutit, grâce à Ferdinand de Lesseps et Napoléon III, neveu de Bonaparte, en 1869. Un nouveau pont entre l'Occident et l'Orient était jeté.

Tel fut l'un des résultats de l'occupation, même si celle-ci ne fut pas, comme nous l'avons vu, pensée en ce sens. Redevenue province ottomane, l'Égypte fut confiée à un nouveau pacha, Muhammad Khosrew et les mameluks cherchèrent à retrouver leurs prérogatives, mais ils se divisèrent sur les moyens d'y parvenir et, du reste, plus rien n'était comme avant. Ce fut finalement le chef des mercenaires albanais, Muhammad Ali qui dicta sa loi et fut nommé pacha en juillet 1805. Pour s'affirmer face à Istanbul, il continua de développer l'économie sur le modèle initié en 1798 et accueillit favorablement les missions militaires françaises. À l'initiative de son ami Jomard, l'École égyptienne de Paris fut fondée dans les années 1830 et permit à plus d'une centaine d'effendis de venir étudier en France. Muhammad et son fils Ibrahim constituèrent un État national en substituant pour la première fois à l'idée d'*umma* (communauté religieuse panislamique), celle de *watan* (patrie), toute droit venue de la France révolutionnaire. L'affirmation d'un pays arabe, à la fois conscient de son identité nationale et musulmane et ouvert sur l'Occident et sur la modernité, fut peut-être le legs principal de l'occupation française.

---

<sup>22</sup> Yves Laissus, *Jomard, le dernier Égyptien*, Fayard, 2004.

**BIBLIOGRAPHIE**

- Hussein, Mahmoud, *Versant Sud de la liberté. Essai sur l'émergence de l'individu dans le tiers monde*, La Découverte, 1990
- Laurens, Henry, *Les Origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte*, Isis, 1987
- Moiret, Joseph-Marie, *Mémoires sur l'expédition d'Égypte*, Belfond, 1984
- Sendesni, Wajda, *Regard de l'historiographie ottomane sur la Révolution française et l'expédition d'Égypte*, *Tarih-i Cevdet*, Istanbul, Isis, *Cahiers du Bosphore*, XXVII, 2003